

CHRONIQUE.

VISITE DE L'EMPEREUR

A LA BIBLIOTHÈQUE ET AU MUSÉE D'ALGER.

On lit dans l'*Akhbar* du 11 mai 1865 :

« La Bibliothèque et le Musée d'Alger ont été honorés aujourd'hui (9 mai) de la visite de l'Empereur. Sa Majesté a examiné dans le plus grand détail la salle des antiques et celle des monuments arabes, dont M. Berbrugger, conservateur, décrivait les objets les plus remarquables. Les belles statues provenant de l'antique Caesarea ont fixé surtout l'attention de l'Empereur qui a admiré également le magnifique palais mauresque dans lequel ces collections sont exposées et qui sera bientôt l'unique échantillon d'une grande habitation indigène conservée dans toute la pureté du type local. Dans la salle principale de lecture, sa Majesté a remarqué la lettre originale, écrite sur parchemin, par son oncle Napoléon I^{er}, au Pacha Moustafa qui a construit et habité la maison où se trouvent aujourd'hui la Bibliothèque et le Musée.

« Dans la salle de lecture où se fait le cours d'arabe, M. Bresnier, professeur à cette chaire, a mis sous les yeux de l'Empereur les plus beaux manuscrits arabes, comme calligraphie et enluminures, de la Bibliothèque.

« La foule qui stationnait aux abords de cet établissement a salué sa Majesté des acclamations les plus chaleureuses, à son entrée et à sa sortie. »

Nous ajouterons les détails suivants à ceux qui précèdent :

Les inscriptions et sculptures assez nombreuses envoyées ici de Carthage ont été particulièrement remarquées par l'Empereur ; Sa Majesté a demandé quelques renseignements au conservateur sur les recherches faites récemment dans les ruines de cette antique métropole de l'Afrique septentrionale, recherches qui ont amené la découverte des objets de cette provenance que le

Musée possède et qu'il doit à MM. Léon Roches, ancien consul général de France à Tunis, et Alphonse Rousseau, ancien premier drogman à la même résidence.

Sa Majesté s'est arrêtée aussi devant le beau sarcophage en marbre blanc trouvé il y a quelques années à Dellis et dont les sculptures byzantines retracent diverses scènes du Nouveau Testament. Elle a paru écouter avec intérêt les explications données par le conservateur sur ce curieux monument qui a été exhumé intact, avec le squelette du défunt dans son cercueil en plomb, où il se trouve encore.

A défaut du grand nombre et de la valeur artistique des objets de collection qui font l'importance des grands musées d'Europe dont l'existence se compte par siècles, celui d'Alger — né d'hier, pour ainsi dire, et qui possède d'ailleurs quelques belles statues ou bas reliefs — peut se prévaloir de monuments particuliers à l'Afrique et qui, sous ce rapport se recommandent à l'examen du connaisseur. Pas un n'a échappé à l'attention de Sa Majesté qui a voulu connaître leur provenance et les circonstances caractéristiques de leur découverte.

Dans la salle d'épigraphie et d'objets d'art arabe ou de l'époque turque, l'attention de sa Majesté a été appelée par le conservateur sur les principales inscriptions historiques. C'est dans cette salle que se trouve exposé le plâtre de Géronimo, obtenu par M. Latour père, en moulant l'empreinte même laissée dans le bloc par le corps de la victime. L'Empereur s'est arrêté devant cette exacte et touchante reproduction et a écouté avec intérêt les principaux détails de cette tragique histoire.

Pendant cette visite, sa Majesté ayant adressé quelques questions au conservateur sur le Tombeau de la chrétienne qu'elle avait remarqué sur sa route pendant son voyage à Miliana, M. Berbrugger a répondu avec la concision commandée par la circonstance. Mais, comme c'était une heureuse occasion d'arriver à la solution d'un problème archéologique qui se dresse devant nous depuis trente-cinq ans, il a envoyé, dès le lendemain, à l'Empereur, une photographie du Tombeau de la chrétienne et une autre du *Medracen*, monument analogue de la province de Constantine, en y joignant le numéro de la *Revue Africaine*

où se trouvent les rapports adressés à l'Institut sur ses travaux de recherches au premier de ces monuments, en 1855 et 1856.

A la suite de ces communications, Sa Majesté a daigné s'enquérir des voies et moyens d'exécution pour compléter l'exploration du Kober Roumia ; et tout porte à croire que, très prochainement, le mystère qui plane depuis bien des siècles sur ce curieux édifice sera tout-à-fait dissipé.

Terminons en constatant que les diverses parties de la Bibliothèque et du Musée ont été successivement honorées de l'attention de l'Empereur, qui a passé environ trois-quarts d'heure dans ces établissements.

Le souvenir de la visite impériale se trouve conservé par l'inscription suivante gravée en lettres d'or sur une plaque de marbre blanc et encastrée extérieurement, à l'entrée principale de la Bibliothèque :

S. M. L'EMPEREUR
NAPOLÉON III
A VISITÉ
LA BIBLIOTHÈQUE
ET LE MUSÉE D'ALGER
LE 9 MAI 1865

TLEMCEN. — M. Ferrié, de Bréa, nous adresse par l'intermédiaire de M. Cherbonneau, l'inscription suivante, découverte dans un bas fond, à moins d'un kilomètre de Tlemcen, et que nous reproduisons textuellement ;

ARTEMIVS PATER.
ATABIO. FIL. CAR. SS
VIATOR. QVOD. TV. ET.
EGO. QVOD EGO. ET
OMNES.
E. S. T.

Aucun détail ne nous est parvenu, d'ailleurs sur la forme, les dimensions, etc., de l'épigraphe ci-dessus, près de laquelle se trouvait un tronçon de colonne de porphyre. M. Férié a l'intention de faire des fouilles à cet endroit.

Nous proposons de lire ainsi cette épitaphe dont la dernière ligne peut seule donner prise à quelque doute :

Artemius, pater,
Atabio, filio carissimo !
Viator, quod tu et ego,
Quod ego et omnes
est (?)

C'est-à-dire : « Artemius, père à Atabius, fils très-chéri ! ô, « voyageur, il est ce que toi et moi, ce que moi et tous « (nous serons). »

Cette sentence sépulcrale rappelle celle du n° 13 de la section indigène de notre musée et qui peut se traduire ainsi :

Toi, passant arrêté devant ma sépulture,
Tu ne t'étonneras de mon triste destin,
Car ce qui m'advint hier t'arrivera demain !

Mais, en épigraphie tumulaire arabe, une sentence philosophique de ce genre est une très-rare exception, les musulmans se bornant, presque toujours, dans leurs épitaphes à inscrire les noms du défunt, la date de sa mort avec quelque courte formule religieuse.

MILIANA. — Dans notre dernière tournée d'inspection générale des monuments historiques et des musées archéologiques, nous avons recueilli à Miliana les épitaphes suivantes, qui s'ajoutent à celles qui ont été publiées récemment dans les cahiers 48, 49 et 50 de cette Revue. Les numéros que nous leur donnons font suite à ceux des inscriptions précédentes.

N° 40.

Miliana. — Copie de M. Berbrugger. — Au musée d'Alger.

D M S

M CANDI

DVS VIC

XIT AN

NIS LX

ET M. III. O

VII P · CLXXXI

Gravé sur une pierre haute de 57^c, large de 40^c, avec une épaisseur de 7^c. Les lettres de la première ligne ont 7^c et les autres 4^c.

Ce document épigraphique a été trouvé au mois d'avril 1865, touchant le rempart de l'ouest, en dehors, par M. Grégoire, entrepreneur, qui en a fait hommage au musée d'Alger.

On y remarquera le mot *vixit* écrit *vicxit* et *oris* pour *horis*.

Le texte se développe et se traduit ainsi sans aucune difficulté; Diis manibus sacrum. Marcus Candidus vixit annis sexaginta et mensibus tribus, horis septem. (Anno) provinciae CLXXXI. « Monument consacré aux Dieux mânes. Marcus Candidus a vécu soixante ans, trois mois et sept jours. En l'an de la province 181 » (220 de J.-Ch.)

N^o 41.

— Copie de M. Berbrugger. — Au Musée d'Alger.

APOLLINI
PIVLVICTOR
D D
PR CIX

Gravé sur un marbre blanc haut de 80^c, large de 35^c, épais de 32^c, dans un cadre dont la moulure a une largeur de 3^c. Les lettres ont 8^c, à la 3^e ligne et 6^c 1/2 seulement, aux autres, O et R, qui terminent la 2^e ligne, sont liés.

La provenance exacte de ce monument n'a pas pu nous être indiquée.

Nous le lisons et le traduisons: Apollini. Marcus Julius Victor dedicavit, (anno) provinciae 109, monument dédié à Apollon par Marcus Julius Victor, l'an de la province 109, (148 de J.-Ch.)

Cette dédicace doit arriver prochainement au Musée d'Alger avec six autres monuments de même genre choisis parmi les plus remarquables dans la collection épigraphique de Miliana. Sans local convenable, sans conservateur; en un mot, sans aucune des garanties les plus essentielles contre les chances de détérioration, cette collection a déjà vu disparaître un assez bon

nombre des objets antiques qui la composaient. Il était devenu urgent de prendre un parti pour sauver d'un sort analogue, au moins les inscriptions les plus importantes. C'est ce qui a motivé leur transport au Musée d'Alger où elles sont attendues prochainement.

Nous publierons bientôt, d'après nos études directes sur les monuments originaux, des rectifications aux inscriptions de Miliana données dans les nos 48, 49, 50 de la Revue.

CHERCHEL (*Caesarea*). — Notre dernier passage à Cherchel (avril 1865) nous a permis de copier au Musée de cette ville neuf inscriptions qui ont été découvertes depuis la publication de l'ouvrage de M. Léon Renier et que l'on peut considérer comme inédites. Ce sont :

N^o 1.

IVLIA NATALIS
CANISTRARIA
DDAPR CXXXIII

Gravé, en lettres de 3^e 1/2, au centre d'un cadre à moulures, sur une pierre haute de 34^e, large de 44^e et épaisse de 31^e.

On se demande ce qu'a dédié, et à qui, notre Julia Natalis, faiseuse ou porteuse de ces corbeilles sacrées appelées *canistrum* (1) dont parle Tibulle en ces termes (l. 10. 27) :

Hanc pura cum veste sequar, myrtoque *canistra*
Vincta geram, myrto vinctus et ipse caput.

Il est probable qu'un monument quelconque accompagnait l'épigraphe ci-dessus et rendait sensible à l'œil ce que celle-ci ne dit pas. Nous le croyons d'autant plus volontiers qu'il existe à la face supérieure de la pierre où elle est gravée un trou de 10^e de diamètre sur 21^e de profondeur qui paraît avoir servi à un scellement.

(1) Le mot *Canistraria* manque dans tous les dictionnaires que nous avons à notre disposition, sans en excepter les *Addenda lexicis latinis*, publiés récemment par M. Quicherat.

Le Musée d'Alger possède, sous le n° 92, l'épithaphe d'une *Gallia Natalis*, morte à Caesarea, âgée de 14 ans.

N° 2.

LO.....JRI
 BEN....CIVI
 BEN...IT PERE
 GRINO

Ces quatre lignes se lisent au centre d'une couronne de lauriers, sur une mosaïque provenant d'une des ruines romaines qui se trouvent sur la propriété de M. Nicolas, conseiller municipal. La ruine dont il s'agit est au-dessus et très-près de la ville actuelle, au Sud-Est.

Les lettres, qui sont blanches sur fond bleu avec interlignes formés de filets verts, ont une hauteur de 11^c. Le diamètre de la couronne est de 80^c.

On remarque en tête et à la fin de la première et de la deuxième ligne, des feuilles de lierre qui sont là plutôt comme ornement que comme signes de ponctuation, puisque l'une d'elles coupe en deux le mot *Peregrino*.

D'après M. Nicolas, l'inscription était complète alors qu'elle se trouvait en place; les lacunes qui s'y remarquent aujourd'hui se sont produites pendant l'extraction et le transport, deux opérations très-difficiles partout, mais principalement dans un pays où les ouvriers dressés à ces sortes de travaux manquent totalement.

Dans l'état actuel de l'épigraphie, nous n'osons décider si le dernier mot, le seul qui soit complet, est le nom propre *Peregrinus* ou le substantif homographe qui signifie un étranger. Il serait d'ailleurs téméraire de vouloir trouver un sens à une inscription que d'autres pouvaient accompagner, compléter ou expliquer sur la même mosaïque, ainsi que cela se voit souvent.

N° 3.

DOMITIVS MONIA
 NVS VIXIT ANNIS III
 MESES VI. ORAS VI

Hauteur, 27^e; largeur, 35^e, lettres, 4^e.

L'épithaphe de ce Domitius Monianus, qui a vécu trois ans six mois et six heures, renferme deux fautes très-fréquentes dans l'épigraphie tumulaire africaine, *meses* pour *menses* et *oras* pour *horas*.

C'était, par anticipation, le moderne *meses* (mois) des espagnols et leur *oras* (heures). Si les matériaux n'étaient pas aussi rares, on trouverait dans les incorrections populaires de l'antiquité, lesquelles, peut-être, n'étaient que des provincialismes, l'origine de bien des mots de nos langues neo-latines.

N^o 4.

D M S
 Q. MARCIVS CRESCENS VIXIT
 ANNIS LXXXIII MENS· V· D· XIII
 H. S. E. S. T. T. L.
 MARCIA· BENEDICTA ET CORNELIA
 VENERIA· PATRI. PISSIMO.

Gravé sur une plaque de marbre haute de 29^e et large de 38^e. Les lettres ont 2^e 1/2.

Nous avons ici l'épithaphe de Quintus Marcius Crescens mort à 93 ans, cinq mois et treize jours, à qui ses filles, Marcia Benedicta et Cornelia Veneria, ont élevée un monument funéraire avec les formules habituelles: « Ci-git » et « Que la terre te soit légère. (Hic situs est. Sit tibi terra levis!) »

N^o 5.

..... VS. SAECI· CAVCESIS
 ALAE· Ï̄· THRACVM
 PINQVI· VIXIT· AN
 XIII· MILITAVIT· AN
 SITVS· EST· S· T· T· L·
 VENTO FACIE.....
 AAGANVS.....
 \NVS· HE.....

Gravé sur un fragment de tablette de marbre de 30^e sur 20^e avec des lettres de 2^e.

En se basant sur la lacune probable (sept lettres, au minimum) que le sens indique au commencement de la 5^e ligne, on peut conjecturer que la partie gauche de l'épithaphe qui manque aujourd'hui et qui comprenait toutes les têtes de lignes, pouvait avoir une largeur d'environ 7^c. L'angle inférieur de droite est également brisé.

Dans cette épithaphe d'un cavalier (?) du 2^e escadron des Thraces à qui ses héritiers, .. Maganus et, ont élevé un monument funéraire, les lacunes sont trop considérables et portent sur des données trop essentielles pour que nous nous hasardions à en dire davantage.

N^o 6.

.....I.AEMILIA.CONIVNX
CTORIS.MAVSOLAEVM
NTIS CVM CAMARISÉT
/IS POSTERISQVE SVIS.
SIC.M.CAECILIO VIC
DRINAE.SEVERINO.VICTO
ISSIMIS.SIMVL.ET MAGN
 DERETRO.LEGE. (1)

Gravé sur une plaque de marbre d'environ 40^c sur 50^c, qui a été trouvée entre le village de Marengo et les collines du Sahel, du côté du lac Halloula.

Les lettres ont 5^c à la première ligne et 4^c aux autres, sauf la dernière où elles ont 3^c seulement. M et A forment un monogramme à la fin de l'avant-dernière ligne.

La bande longitudinale qui manque à gauche contenait les têtes de lignes; il en résulte une lacune essentielle mais dont aucun indice ne permet de préciser l'importance.

On peut, malgré ces graves mutilations, avancer que d'après notre fragment épigraphique, ...Aemilia, épouse de ...Victor,

(1) Tous les signes séparatifs, indiqués ici par des points, sont figurés par des feuilles de lierre dans le monument original.

a élevé un mausolée avec chambres voûtées et à ses ancêtres et à ses descendants...

Nous regrettons de ne pas avoir assez fait attention à la phrase finale, *de retro lege* (lis derrière?), au moment où nous copions cette inscription à Cherchel. Heureusement, M. de Lhotellerie est en mesure de s'assurer s'il y a en effet quelque chose de gravé derrière cette épigraphe, comme semble l'indiquer cet espèce d'avis au lecteur, à moins que ce ne soit ici une acclamation.

Le mot *Camara* — employé pour désigner une chambre voûtée, un hypogée, — est pour *Camera* qui est le mot classique, bien qu'il soit moins conforme à l'étymologie grecque que l'autre.

N° 7.

FELIX DEO V.
S. L. A. D. S.

Stèle en marbre de 26^c sur 21^c, brisée en bas, à fronton aigu dont le tympan offre un croissant. Au-dessous, est l'inscription en lettres de 2^c dans un cartouche à queues d'aronde. Sous celle-ci, dans une niche à arcade surbaissée, enfant la tête nue, vêtu d'une espèce de pallium par-dessus la tunique, tenant un oiseau sur la main gauche appuyée contre la poitrine et une grappe dans l'autre main qui pend le long du corps. Celui-ci est brisé du genou en bas.

On remarquera cet ex-voto que Felix consacre à ses frais (*de Suo*) à Dieu, sans désignation supplémentaire. Doit-on voir là une pensée chrétienne qui se sera déguisée sous les formes du paganisme?

N° 8.

ATILIA. CLOE. MATER
REDEMTO. FILIO. SVO. VIXIT
MESES. OCTO.

Stèle en marbre d'environ 30^c sur 30^c, à fronton triangulaire timbré d'un croissant creux au milieu et en relief

sur les bords, lettres de 1^e du type rectiligne le plus pur, car elles n'ont que les éléments essentiels de chaque caractère alphabétique. Ainsi, à la lettre T, par exemple, il manque les petits appendices qui terminent aujourd'hui son horizontale à droite et à gauche et celui qui sert de base à sa verticale.

Au-dessous de l'épigraphe, gravée dans un cartouche à queue d'aronde, est une arcade où l'on voit un enfant nu-tête, aux cheveux longs et bouclés, qui tient un fruit — orange, grenade (?) — dans sa main gauche appuyée contre la poitrine. La partie inférieure du corps manque à partir des coudes.

Dans cette épitaphe, où une mère, Atilia Cloe, annonce implicitement l'érection d'un tombeau à son fils mort à l'âge de huit mois, le nom de celui-ci, *Redemptus*, forme une douloureuse antithèse à la circonstance qui motive l'épitaphe.

On retrouve encore ici le barbarisme ou provincialisme *Meses* (pour *Menses*), déjà signalé.

N^o 9.

PETRVS

Ce simple nom de l'apôtre Saint Pierre est gravé en caractères fort déliés, hauts de 9^e 1/2, sur une plaque de marbre apportée de Novi et qui mesure 62^e sur 73^e. Entre les trois premières et les trois dernières lettres de ce nom et au-dessous, se trouve le chrisme, ou monogramme du Christ, ayant en bas, à gauche et à droite, les lettres symboliques *Alpha* et *Oméga*.

A. BERBRUGGER.

Oued Chaïr. — M. le Dr Reboud nous écrivait de Bousada, le mois dernier :

« Au lieu d'aller en Kabylie à l'expédition des Babor, je reste à Bousada avec la colonne du Hodna ; je vais donc pouvoir continuer mes recherches dans l'Oued Chaïr et dans le Hodna.

» Je vous prie instamment de ne rien publier dans la

Revue avant que je vous aie envoyé le résultat de la course que je vais faire à Aïn Mamoura sur l'Oued Chaïr, où l'on prétend qu'il y a des ruines qui peuvent être romaines (1).

» Je dois recevoir — du moins, on me le fait espérer — des détails sur les ruines du village Duvivier, de Medjeslfa, de Mondovi, d'El-Aroussa (près de Mondovi), et d'Aïn Senior entre le Fedj el-Makta et Souk Ahras.

» J'ai déjà commencé le texte de l'itinéraire de Bone à Tebessa et de Tebessa à la Calle, veuillez donc attendre votre numéro de mai ou celui de juillet pour faire mention des ruines de l'Oued Chaïr et de l'itinéraire ou pour les publier (2).

» Je joins à cette lettre un dessin plus exact et plus compréhensible de la seule inscription trouvée à Morsot, lors de notre passage dans ces belles ruines au printemps de 1864. »

Recevez, etc.

Dr REBOUD.

STORA. — On nous écrit de Stora, 25 mars 1865 :

« Dans le numéro 49 de la Revue africaine (page 76), j'ai lu une note de la rédaction, faisant suite à une inscription trouvée à Stora, et ainsi conçue : « Cette seconde épigraphe (3), » qui ne comporte pas une interprétation aussi facile, à beaucoup près, est gravée en caractères de la décadence, sur une pierre brisée diagonalement par le bras, et qui mesure dans son état actuel 0^m,40^c de haut sur 0^m,60^c de large. »

Depuis, j'ai revu cette inscription, dont je n'avais pu prendre l'estampage (à cause du mauvais temps) et que je m'étais

(1) Cette recommandation nous est parvenue trop tard : le travail de M. le Dr Reboud était déjà imprimé. Dans son état, il a beaucoup intéressé nos lecteurs et il a eu les honneurs de la reproduction dans d'autres journaux. — *N. de la R.*

(2) Nous avons reçu une partie des matériaux dont parle ici M. le Dr Reboud ; nous attendons le complément pour publier. — *N. de la R.*

(3) En voici le texte, tel qu'il a été donné d'abord et publié dans cette Revue :

BONOSPIRI
TOMARINIANI
DEVSDEERICE
RET

empressé d'envoyer au musée archéologique de Philippeville, pour la soustraire au vandalisme de nos modernes maçons. J'ai pu voir distinctement, qu'il ne manquait aucune lettre à la fin de la première ligne, dépolie naturellement, avant que le marbre ait été gravé ; quant aux deux lettres, N, I, qui terminent la seconde ligne, elles n'en forment probablement qu'une, M ; les deux derniers montants sont très-légalement joints. Les deux E (douteux) du milieu de la troisième ligne, sont surmontés d'un signe en forme de fer de lance, et l'avant dernière lettre de cette ligne est, un G. J'avais d'abord vu un C ; malgré le sens présumé qui m'avait fait rechercher un appendice inférieur montant intérieurement, comme d'habitude, tandis qu'au contraire cet appendice s'abaisse au-dessous presque perpendiculairement, ainsi que me l'a montré le nettoyage du marbre.

On doit donc lire ainsi cette inscription :

BONOSPURI
TOMARIANIAM
DEVSDEERIGE
RET

Les caractères quoique mal tracés sont très-lisibles et indiquent comme vous le dites, une inscription de la décadence. J'ai vu des caractères identiques, surtout des O carrés et des N allongés, sur un autre marbre du commencement du cinquième siècle également déposé au musée de Philippeville ; mais, d'après votre silence sur l'interprétation de cette épigraphe nouvelle, je n'oserais même pas émettre un timide avis.

Recevez, etc.

LOUIS GRÉMILLY. (1)

Note de la Rédaction. — Notre silence sur cette épigraphe, silence rappelé par M. Grémilly, était fort prudent, au fond.

(1) Nous saisissons cette occasion de faire remarquer que, par erreur, le nom de M. *Grémilly* a été écrit jusqu'ici *Frémilly* dans notre Revue. — *N. de la R.*

La preuve en est fournie par sa deuxième lecture qui nous apporte des variantes assez notables ; peut-être, en surviendrait-il d'autres encore, s'il nous parvenait enfin un estampage, cette pièce si essentielle et si rarement produite ! Or, pour pouvoir traduire et commenter des documents déjà obscurs et difficiles en eux-mêmes, il faut au moins être sûr du texte sur lequel on opère, ce qui n'est pas ici le cas.

Néanmoins, pour complaire à notre honorable correspondant, nous allons poser le pied un instant sur le champ des conjectures.

Dans son état actuel, l'inscription dont il s'agit nous offre un groupe de mots mêlés qui nous semblent pouvoir se couper de la manière suivante :

« Bono ispirito Mariani, *Amdeusdeu* erigeret. »

Nous avons mis en caractères italiques le ou les mots qui résistaient à nos tentatives de réduction. Laissons-les de côté, pour le moment, et occupons-nous des autres.

Sachant déjà, par la forme des lettres, que nous avons affaire à un monument de la décadence ou à l'œuvre d'un lapicide barbare, nous ne nous effaroucherons pas trop du barbarisme *ispirito*, mis là sans doute pour *spiritui*. Il nous apprend, d'ailleurs, fait utile à noter, qu'il y avait en Afrique des gens à qui il répugnait de commencer un mot par une *s* immédiatement suivi d'une autre consonne et qui prenaient alors la licence de le faire précéder d'un *i*. Cette répugnance subsiste toujours en Espagne et n'est même pas inconnue chez nous où l'on entend souvent dire, par exemple, *estatue*, *espé-culation* au lieu de statue, spéculation. Le principe est le même dans les deux cas ; seulement dans l'un c'est un *i* qu'on emploie, dans l'autre c'est un *e*, deux sons qui ont entre eux la plus grande affinité et se confondent facilement, surtout dans les idiomes de l'Afrique septentrionale.

Ajoutons, que le barbarisme dont il s'agit ici n'est point particulier à l'Afrique et que les monuments chrétiens des catacombes de Rome en fournissent des exemples, témoin celui-ci (Boldetti, 418) :

GENSANE, PAX ISPIRITO TVO.

Mais coupons court à des considérations qui pourraient nous entraîner trop loin.

En résumé, nous avons ici une dédicace qui *semble* faite « au Bon Esprit de Marianus, » conjecture suggérée par l'emploi du datif dans ces trois premiers mots et corroborée par la forme verbale *erigeret*, qui, bien ou mal appliquée grammaticalement parlant, ne rappelle pas moins *l'érection* d'un monument quelconque. Maintenant, si l'on se demande quel est ce *Marianus* dont le bon esprit méritait l'honneur d'être invoqué, la pensée se fixe bientôt sur le martyr Marianus dont le nom figure le premier dans l'inscription commémorative bien connue, gravée sur un rocher de Constantine, sous le plateau de Mansoura et qui a dû être populaire en Numidie.

Ce Marianus fut martyrisé en 262 de J.-Ch., d'où il résulte, si c'est bien de lui qu'il s'agit ici, que notre épigraphe ne peut être antérieure à cette date.

Quant au groupe mis en italique et que nous n'avons pas pu réduire, il est ou renferme, selon toute probabilité le nom de l'individu qui a fait la dédicace.

Mais c'est assez de conjectures; et, peut-être, aurions-nous mieux fait, de ne pas rompre le silence prudent auquel notre honorable correspondant fait allusion dans sa lettre.

LES DOLMENS DE ROKNIA. — On nous écrit de Guelma :

— Vous n'ignorez pas qu'il existe aux environs de Guelma de nombreux monuments celtiques et, notamment, une grande quantité de dolmens au *Roknia*, colline ainsi appelée d'un ruisseau du même nom. Il y a quinze ans que j'ai visité pour la première fois cette nécropole. Depuis, les articles publiés par M. Féraud dans le recueil archéologique de Constantine (année 1863 et 1864) m'avaient donné l'idée de vous faire part de mes petites remarques au sujet des ruines celtiques de la localité; mon ignorance dans la matière m'avait seule retenu jusqu'ici de le faire. Je m'y décidai cependant, sachant qu'une personne aussi étrangère que moi à la question n'a cependant pas reculé devant semblable tâche. Or, je tiens à la devancer dans le compte rendu, comme je l'ai devancée dans l'exploration.

J'ai donc l'honneur de vous adresser le croquis de la nécropole du Roknia, dessiné d'après mes notes et disposé de manière à être reproduit, le cas échéant, comme illustration, s'il vous convenait de mettre ce dessin à l'appui de vos propres observations sur un fait historique encore obscur.

Mes renseignements sont d'ailleurs conformes à l'opinion que vous avez émise dans votre « Voyage en Algérie » (1), puisqu'ils tendent à prouver que, du moins en cet endroit, l'origine des dolmens ne saurait être attribuée à une immigration antérieure à l'occupation romaine.

Des crânes que j'ai remis en différentes fois à des anatomistes conduiront sans doute à déterminer, d'une manière exacte, la race à laquelle appartiennent les ossements trouvés dans ces tombeaux. En attendant, voici le fait particulier observé au Roknia :

Non loin de la nécropole où tous les dolmens sont orientés uniformément, se trouve un dolmen plus grand (à droite du dessin) ayant une orientation différente de celle des autres dolmens et séparé en deux compartiments égaux à l'intérieur.

Contre ce grand dolmen existe un trou en terre donnant accès dans une grotte souterraine naturelle. L'entrée en est d'abord très-raide, puis la grotte prend une direction horizontale. En cet endroit, on rencontre une construction en pierres de taille qui ferme le passage, présentant l'aspect d'une construction romaine et ayant une entrée très-basse dans l'angle, à gauche, par laquelle on ne pénètre qu'en se mettant à plat-ventre.

La grotte et le dolmen se rattachent évidemment à un même souvenir, et doivent avoir une origine commune. La première était sans doute un lieu où l'on rendait des oracles et le second, qui contient deux tombes, a dû servir à la sépulture des chefs de cette population. Le grand vase provient de l'une de ces tombes et les petits vases et plats en terre ont été trouvés dans les autres sarcophages.

(1) M. Berbrugger n'a jamais publié d'ouvrage sous ce titre. Notre correspondant veut sans doute parler de *l'Algérie pittoresque, historique et monumentale* (3 volumes grand in-folio). — N. de la R.

D'un autre côté, la grotte n'a pu servir à l'usage d'un peuple civilisé comme l'étaient les Romains ; cependant la construction intérieure de cette grotte est dans le style romain. Ne doit-on pas en inférer que les habitants du lieu n'étaient pas antérieurs à l'occupation romaine, qu'ils étaient Gallo-Romains, comme vous l'avez avancé, ou sinon contemporains de l'invasion vandale ?

Le dessin figure aussi ce qui a paru être un autel druidique à mi-côte d'une colline boisée et escarpée. Au pied de la colline il y a des ruines romaines du milieu même desquelles s'élèvent des dolmens — autre preuve à l'appui de l'hypothèse précédente. — Sur une dalle, on voit des caractères effacés. sont-ils Libyens ?

Enfin au Kef Setha, adjacent au Roknia, on remarque des grottes en grand nombre, creusées de main d'hommes, semblables aux lieux où les israélites et autres peuples anciens déposaient leurs morts après avoir perdu l'usage de les brûler. Est-ce-là une nécropole du peuple autochtone ? Son existence dans le même endroit que les dolmens ne peut-être due qu'au hasard, et les deux nécropoles appartiennent, sans doute, à des âges différents.

SCHMIT.

Remarque de la Rédaction sur la communication précédente.

— Dans le huitième volume de la *Revue*, à la page 390 et suivantes (n° 47), nous avons décrit des vases celtiques découverts à Roknia et donnés à notre musée par M. le conseiller impérial Letourneux. Nous avons accompagné cette description des renseignements que cet honorable magistrat nous avait fournis sur cette intéressante localité. M. Schmit ajoute aujourd'hui de nouveaux détails sur le même endroit et annonce qu'une autre personne se propose de traiter le même sujet. Nous nous félicitons de voir l'attention se fixer sur ce point si curieux de l'archéologie africaine, car nous nous proposons de publier prochainement un choix des nombreux dessins de monuments celtiques de ce pays que nous avons pu recueillir ; or, plus les matériaux abonderont, plus l'étude en deviendra facile et fructueuse.

La Revue a souvent entretenu ses lecteurs de cette classe de monuments et elle s'était même engagée à en traiter avec quelque étendue dans un travail d'ensemble. Mais des circonstances indépendantes de la volonté de son Directeur ont retardé jusqu'ici l'exécution de cette promesse. Quand elle aura lieu, et le moment n'en est plus éloigné, le remarquable dessin communiqué par M. Schmit recevra son utile emploi.

UN ÉMULE D'ARANDA. — M. Louis Piesse vient de mettre la main sur une précieuse rareté d'histoire algérienne, dont il donne le détail dans la lettre suivante :

» M. Ferdinand Denis, récemment nommé conservateur-administrateur de la bibliothèque Sainte Geneviève, en remplacement de M. de Brotonne, décédé, est, — dit M. Piesse, — le type du bibliothécaire qui sait et veut faciliter aux travailleurs les recherches souvent infructueuses devant l'ignorance ou le mauvais vouloir des employés subalternes.

« Tout dernièrement, à propos d'Aranda, il m'a permis de copier une de ses notes, au moyen de laquelle j'ai pu me procurer, toujours à la bibliothèque Sainte Geneviève, un livre très-rare et encore plus curieux, touchant les aventures d'un français captif à Alger, et dont le récit est écrit avec une belle humeur et une philosophie qui rappellent celles d'Aranda.

» Voici les noms du captif dont il s'agit et, en gros, ses aventures :

» René Du Chastelet Desboys, amené à Alger, est acheté par un nommé Ali Oge (*Euldj*), qui lui fait procréer *des mulâtres !!!* Vendu ensuite à la veuve d'un maître charpentier, chez laquelle il est fort heureux, il est encore revendu à un maure, qui l'emploie dans ses voyages sur mer ou aux travaux de la campagne : enfin, il est racheté par le P. Lucien Hérault.

« Voici maintenant le livre :

(Bibliothèque Sainte Geneviève, G 681, petit in-4° parchemin)

« L'odyssée ou diversité d'aventures (*sic*), rencontres et voyages
« en Europe, Asie et Affrique (*sic*), divisée en quatre parties.

« A La Flèche chez Gervais Laboe, imprimeur. M. DC. LXV. »

» Le volume ne comprend que les deux premières parties ; chacune d'elles forme un tout bien distinct.

» Dans la première, Du Chastelet raconte ses diverses aventures de guerre en Europe, aventures terminées par la prise et la conduite à Alger du navire sur lequel Du Chastelet s'était embarqué.

» La seconde partie est entièrement consacrée au récit de la captivité et du rachat de notre héros.

» Comme les vacances de Pâques commençaient le lendemain du jour où j'ai pu tenir le livre entre mes mains, c'est-à-dire pendant deux heures, je ne l'ai que bien sommairement parcouru.

» Voici les quelques remarques que j'ai à vous transmettre sur cette première et rapide lecture.

» Comme topographie d'Alger, il n'est fait mention que de la Djénina et du fort octogone, le phare actuel, le seul qui couvrit le bout de la jetée de Kheir-Ed-Din en 1644.

» Le *Bassa* (pacha) se nommait Yssouf, c'est bien en effet le Youssef pacha de 1044 à 1054 de l'hégire ou 1634 à 1645 de Jésus-Christ.

» Il est question de la révolte des Couleur'lis qui a eu lieu 30 ans avant le récit de Du Chastelet.

» Cette révolte éclata en 1629 de Jésus-Christ ou 1038 de l'Hégire, c'est-à-dire quinze ans avant la captivité de Du Chastelet ou 36 ans avant la publication du livre. On peut se tromper de plus ou de moins, et il est même étonnant que Du Chastelet parle de cet événement qui, dans tous les cas, pourrait alors faire préciser (à peu près) l'époque de la captivité du français de la Rochelle, si cette époque n'était encore mieux certifiée par des lettres de recommandation datées de l'année où fut racheté Du Chastelet.

» Comme dans Haëdo, comme dans le P. Dan, comme enfin dans presque tous les récits de captivité des chrétiens en Afrique, plusieurs chapitres de notre livre sont consacrés à une controverse religieuse entre un chrétien, un juif et un musulman.

» Un des chapitres les plus émouvants est celui qui donne le

récit de l'abjuration du catholicisme puis du mahométisme d'un certain père rédempteur qui finit par le martyr. Du Chastelet est un des esclaves forcés de ramasser le bois qui doit brûler le malheureux.

» Que vous dirai-je de plus aujourd'hui sur ce livre qui manque véritablement à la bibliothèque d'Alger ! J'en ai fait la demande aux bouquinistes en renom et si j'ai le bonheur de me le procurer, je vous l'adresserai. »

PROMOTIONS DANS LA LÉGION-D'HONNEUR. — A l'occasion du voyage de l'Empereur en Algérie, il a été distribué de nombreuses décorations. Nous pensons être agréable à nos collègues de la Société historique algérienne en donnant ici les noms de ceux de ses membres qui en ont été favorisés, même de ceux qui les doivent à des travaux et à des services étrangers à nos études spéciales.

Voici la liste des nominations de ce genre qui nous sont connues en ce moment :

Grand officier.

M. le général de brigade Hugo, commandant la subdivision de Tlemcen, membre honoraire de la Société historique algérienne.

Commandeur.

M. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger, président de la Société.

Officiers.

M. Urbain, conseiller rapporteur du gouvernement, membre résidant.

M. Ville, ingénieur en chef des mines, membre résidant.

Chevaliers.

M. Mac-Carthy, ingénieur géographe, membre résidant.

M. Neveu-Derotrie, ingénieur des ponts-et-chaussées, membre résidant.

M. Marion, bibliothécaire d'Oran, membre correspondant.